

Pi Park Hafen

Ce titre est le nom d'un chantier de la LTP qui se trouvait au Port de Commerce près de l'usine des produits chimiques. Les Allemands avaient décidé de faire construire là un très grand hangar et le travail fut confié à la LTP. Ainsi nous n'étions pas sous les ordres directs de la Todt ; cependant Il ne s'agissait pas non plus des classiques contrats qui engagent des entreprises. Nous étions en régie. La LTP n'était qu'un intermédiaire entre la Todt et les ouvriers mais elle fournissait l'outillage... outillage généralement barboté à la Todt.

Il y a eu, sur ce chantier, de 80 à 200 ouvriers selon les périodes. J'ai connu trois chefs de chantier en même temps. L'un dirigeait les travaux un autre lorgnait à longueur de journée les matériaux qu'il allait faire enlever à la première occasion et je n'arrive plus à me souvenir de ce que pouvait faire le troisième.

Le milieu ouvrier n'était pas du tout celui qui existe en période calme dans le bâtiment. De ci de là on trouvait un ou deux vrais terrassiers perdus parmi des garçons de café, des coiffeurs etc. Le milieu était assez sympathique. En 1942 les idées de résistance n'avaient pas beaucoup de prise sur le chantier. Les raisons de ce fait sont multiples. D'abord, on ne se connaissait pas assez; les types arrivaient, restaient deux mois et repartaient. En ce temps de réglementation germanique, il y avait un mouvement perpétuel, des combines invraisemblables, une illégalité ayant force de loi. La puissance allemande donnait l'impression de devoir durer. La majorité des gars du chantier cherchait des solutions individuelles de salut. Une armée de contrebandiers complétait le salaire par la vente de tabac belge. De là date sans doute le slogan qui dit « Tant qu'il y aura du foin en Belgique, il y aura du tabac en France ».

Le salaire horaire moyen était de 8 F La journée de 10 heures. On ne vivait pas bien mais on ne travaillait pas beaucoup. Parfois, il le fallait, mais le mot d'ordre général était « langsam ». La Gauloise coûtait 5 F Dans un moment critique, elle atteignit 10 F Chaque matin il y avait trois ou quatre vendeurs discrets à peine. Pas mal de clients. On ne fumait pas une gauloise d'un coup. On la cassait et on faisait deux petites cigarettes. Naturellement on gardait les mégots. Je n'ai jamais vu un mégot de gauloise sur le chantier. En 1942 quelques Allemands jetaient encore leurs mégots. Ils étaient vite ramassés. Personne n'a jamais trouvé cela choquant. Parfois Je pensais qu'en 1937 au cours d'un camp volant cycliste avec Gérard Trévien le tabac avait manqué pendant six jours faute d'argent (la nourriture aussi). Cependant si nous avions barboté quelques pommes de terre dans des champs, nous n'avions même pas eu l'idée de ramasser des mégots, alors que les routes de France à cette époque devaient constituer une vraie mine. Il fallut une disette de plus de six jours (au bout de combien de temps l'acceptation a-t-elle pu venir ?) pour qu'on se décide à ramasser des mégots jusque entre les jambes de la sentinelle allemande devant la kommandantur de Daoulas.

Ceci me fait songer aussi à la scène que raconta beaucoup plus tard Gérard Trévien: « Deux petits vieillards pouilleux et abominablement dégueulasses se disputent un mégot et s'interpellent : Mon général ! » Ils ne mentaient pas, ça se passait à Buchenwald. Signe que bien des choses changent quand les conditions matérielles de vie se modifient. Et ceux qui ne jurent que par la suprématie de l'esprit, ceux qui parlent de l'abaissement moral honteux des basses classes; ceux là sont plus pouilleux que les autres quand les circonstances deviennent fâcheuses; non pas à cause d'une longue méditation précédant une renonciation à leurs théories, mais tout simplement parce qu'il n'y a plus de bonnes ni de robinets d'eau chaude. Ceci nous a entraînés plus loin que Pi-Park.

Beaucoup de gars achetaient le matin quatre gauloises (20 F sur une paie de 80) avec la volonté de durer tout le jour. Mais certains capitulaient tristement en début d'après midi et achetaient deux nouvelles cigarettes, quittes à aller « aux brennicks » après le boulot pour manger quelque chose le soir. Personne n'a jamais pu contrôler à fond les produits de la mer, heureusement.

Après avoir été à la terrasse, puis manœuvre spécialisé je suis devenu pointeau et je dois avouer franchement que j'ai vécu les plus grands moments de loisir de ma vie.

Par je ne sais quel hasard, il y eut jusqu'à quatre pointeaux sur le chantier. L'un contrôlait les cartes à l'arrivée, l'autre faisait un ou deux pointages sur le chantier, la troisième faisait le rapport quotidien

des travaux et le pointage des effectifs sur la feuille quotidienne et le fichier hebdomadaire, le quatrième pointeau aidait les trois autres pour ce travail qui nécessitait au plus un seul type.

Bien entendu les pointeaux se marquaient régulièrement 12 heures par jour y compris le dimanche (10 heures tout de même le dimanche je crois.) De ma vie je n'ai jamais en une telle régularité dans le travail; autant de jouissance non plus, vu que la Todt me payait ponctuellement tandis que j'étais chez moi en train de tirer la ronéo un tract contre le travail en Allemagne ou sur trente six autres sujets d'actualité.

Un jour, le patron descendu sur le chantier, se déchaîna et clama qu'il ne voulait plus voir qu'un pointeau au bureau. « Les autres? » « Manœuvres spécialisés ». Il faut dire que ce jour il n'y avait plus que 80 ouvriers sur le chantier. Nous aurions pu ergoter, parler de « spécialisation ». Ça aurait été incompris d'un patron qui exerçait peu de temps avant le métier de vendeur de cravates à la sauvette ou un truc comme ça. Nous étions en pleine occupation. Impossible de discuter sérieusement avec le patronat. On s'inclina.

A l'avenir, lors de ses rares descentes sur le chantier (qui n'était qu'un des bijoux de sa couronne) le patron ne vit qu'un pointeau au bureau. C'était rarement le même mais le patron ne s'arrêtait pas ces menus détails. Les autres étaient n'importe où sauf sur le chantier. À la maison, en voyage, à la pêche. Comme il y avait 80 centimes environ qui séparaient le compagnon du manœuvre, les trois ex-pointeaux étaient inscrits dorénavant comme « compagnons ».

Nous avons adopté la tactique des deux bordées. Quinze jours de boulot, quinze jours de repos. Pouget et moi disparaissions totalement du 1er au 15. Rioual et Podevin se répartissaient la quinzaine : Une semaine de travail, une semaine de repos. Mais pendant cette semaine, le bénéficiaire ne devait pas s'éloigner trop. Il lui était recommandé de rester à la maison afin de pouvoir remplacer facilement le collègue en cas de maladie, et ne pas laisser le poste à la merci de n'importe quel intrigant.

Bien entendu le pointeau de service marquait chaque jour « présents » ses collègues en vadrouille. Opération la plus enfantine du monde.

Le jour de Noël 1942, la Todt décida de payer la journée de congé, et de compter à 100 % les heures des types qui voudraient travailler. Ce jour là un de mes acolytes me compta 24 heures de labeur. Ce record fut atteint avec facilité car, si la mémoire ne me trahit pas, j'étais en train de faire du camping du côté de Pont Christ.

Il était d'autant plus facile de pointer un copain absent que sur les listes du chantier figuraient des gens que personne n'avait jamais vu. On les nommait des fantômes. Comme toute légende le fantôme avait une base réelle mais devenue fumeuse et lointaine. Il ne s'agissait pas de noms inventés, mais de véritables noms bien français appartenant à des types qui avaient travaillé sur le chantier jadis ou du moins travaillaient quelque part en France. En temps de sécurité sociale bien organisée et de contrôles incessants un fantôme ne peut pas plus vivre qu'un miracle devant la science.

Mais le contrôle était en 1942 aussi bien organisé la médecine au Moyen-âge. Par une erreur (involontaire celle là), on me payé une quinzaine en rab sur un chantier de Guipavas. Quand j'ai cherché des explications (par crainte qu'on commence à m'en demander) au grand bureau de la rue Traverse, on m'a vivement conseillé de ne pas faire d'histoires et d'encaisser des deux quinzaines pour ne pas bouleverser une paperasserie soigneusement établie.

Bref, les fantômes étaient tout ce qu'il y a de viable. Notez que les quatre pointeaux de chantier ne se payaient pas ce luxe Même si nous l'avions voulu, il nous aurait été difficile de vivre de la sueur des fantômes. Nous avons des obligations impérieuses: celle de nous pointer présents régulièrement ; celle de marquer également présents les copains du chantier qui s'absentaient un jour pour des raisons diverses. Cela nous empêchait de trop songer aux fantômes. De plus, les escroqueries des grands obligent les petits à demeurer honnêtes. Quand le patron à « ses » fantômes, quand le pointeau-payeur a « ses » fantômes, il n'y a vraiment plus de place pour des fantômes subalternes.

Or, le pointeau-payeur eut jusqu'à huit fantômes. En fin de quinzaine cet honorable payeur glissait dans sa poche 8 enveloppes sans compter la sienne, Il avait un gentil appartement donnant sur la place du château.

Un jour, le patron vaguement méfiant; (vaguement, parce qu'il s'en foutait au fond des histoires de fantômes qui ne peuvent que rapporter à une maison travaillant en régie) accompagna le payeur jusqu'à notre bureau.

Nous savions que le gars avait toutes les enveloppes dans sa sacoche. Il s'agissait de voir comment 8 enveloppes passeraient dans la poche du payeur sans que le patron s'en aperçoive. Ce dernier assis dans le burlingue bavardait avec le chef de chantier tout en jetant de temps en temps un regard apparemment distrait sur le guichet où la paie venait de commencer.

Nous assistions à la scène avec l'intérêt de gens qui savent qu'il y a du danger dans l'air.

Les ouvriers rassemblés près de la baraque répondaient à l'appel de leur nom. Le payeur appelait « Le Guen ? Ouais! , T'as ton compte ? Signe! » Au bout d'une heure il ne restait plus une enveloppe dans la sacoche, C'était simple : Entre dix noms réels, le payeur avait appelé un de ses fantômes. Les épaules écartées au maximum il avait masqué le guichet à la vue du tôleier. Il avait fait les questions rituelles et les réponses puis glissé prestement chaque enveloppe dans sa poche intérieure de veston.

A l'extérieur, aucun ouvrier n'avait remarqué le manège. Chacun sur terre a assez de souci avec son propre nom. Qui aurait remarqué un geste, aurait d'ailleurs pensé tout naturellement que le payeur conservait momentanément l'enveloppe d'un malade ou d'un copain absent.

Puis un jour le patron eut une idée géniale. Le personnel du bureau central de la rue Traverse n'était pas payé par la Todt. La LTP devait payer ces employés sur ses bénéfices, Un jour, nous pointeaux, reçûmes l'ordre d'inscrire les noms des dix employés dans nos listes d'ouvriers et sous la rubrique « Compagnons ». En fait, je n'ai jamais pu savoir si c'était la maison mère ou le tôleier de Brest qui s'offrait ces dix paies supplémentaires.

Les fantômes commencèrent à peupler sérieusement le chantier.

Une vingtaine d'absents permanents sur un effectif d'une centaine d'ouvriers, ça finit par se remarquer. Dédé Pouget, coincé entre l'amour du travail bien fait et les exigences patronales, se débattait comme un beau diable pour faire admettre la nécessité de marquer parfois 8 heures ou 6 heures aux fantômes. Il avait raison, en dépit du tôleier qui s'étonnait avec un rude culot de voir parfois une quinzaine incomplète à un être qui n'avait jamais paru sur le chantier. Dédé répondait qu'une heure d'absence de temps en temps ça fait plus humain, ça paraît plus normal au sergent allemand qui signe les rapports. 10 heures tous les jours du mois, c'est louche pour un fantôme.

Effectivement, le sergent refusa un jour de signer le rapport. Il avait sournoisement compté le personnel et trouvait une différence de 20 à 30 entre ses calculs et ceux du bureau. Cette exagération rendit confiance à l'interprète qui triompha en rappelant, entre autres, « le forgeron qu'on ne voit pas, parce qu'il est dans la cabane du fond » etc. Le sergent ne dit rien, ne signa rien non plus et recompta le lendemain avec une nouvelle déception. Les jours passèrent sans signature, cette signature indispensable pour que la Todt paie la LTP. Comme le temps était à l'orage, on rappela les copains pointeaux en congé de détente, et on recommanda à tout le monde d'éviter de battre la campagne pendant cette période critique.

Mais le patron lui, se buta et l'ordre nous fut donné de continuer à pointer les fantômes du bureau central.

En règle avec nos propres affaires nous observâmes avec intérêt le duel qui opposait un pur sergent à un margoulin de l'Europe Nouvelle

Descendu sur le chantier, le tôleier tenta d'impressionner le sergent et probablement de l'acheter. Rien n'y fit.

Pourtant la veille du jour de remise des documents à la Todt, le sergent s'amena au bureau et signa en silence tous les rapports quotidiens et le cahier de quinzaine.

Comme je lui demandais les raisons de son attitude, il répondit « Votre patron a vu mon lieutenant et j'ai reçu l'ordre de signer ! »

Cet honorable sergent manifesta d'ailleurs sa compréhension de l'histoire en se présentant le jour de la paie, au guichet pour demander ironiquement : « Il n'y a pas une enveloppe... pour moi aussi ? »

Au cours de la quinzaine qui suivit le sergent me pria de ne pas porter « absents » messieurs X et Y « qui me cherchent du beurre et du lard » Avec l'air de l'homme qui flagelle sadiquement un ridicule

passé d'honnêteté, il ajouta « Je leur ai donné un bidon d'essence et cinq kilos de pointes... pour échanger ».

A sa manière bien à lui, le patron de la LTP brestoise grignotait le moral de l'armée allemande...
(*Octobre 1953*)